

Lieux de mémoire au Luxembourg

Erinnerungsorte in Luxemburg

Edité par
Herausgegeben von

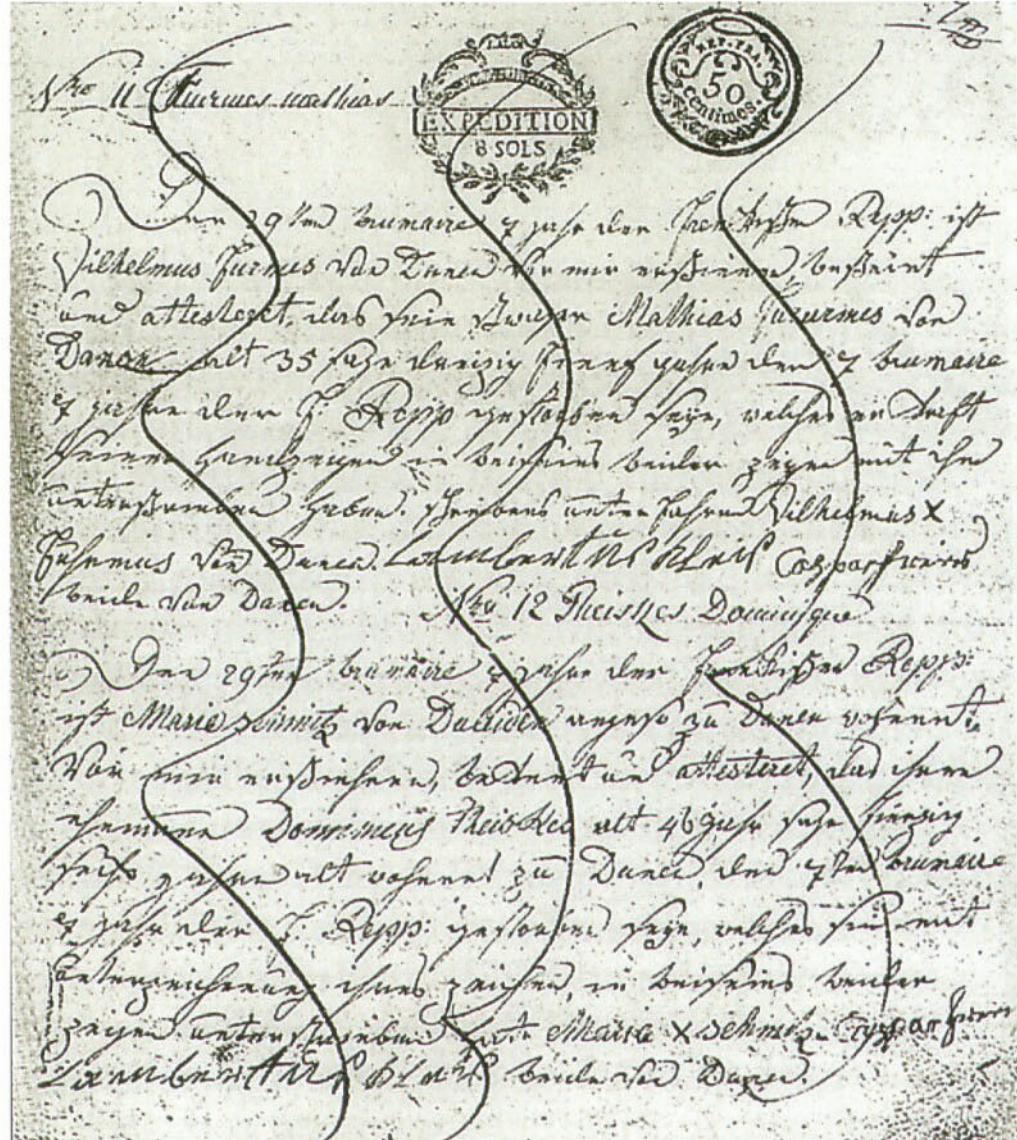
Sonja KMEC
Benoît MAJERUS
Michel MARGUE
Pit PEPORTE

De Kléppelkrich

La guerre des gourdins

LE NOM DE «KLÉPPELKRICH» (guerre des gourdins) désigne les insurrections paysannes contre le régime républicain français, qui éclatent en automne 1798 dans les cantons de Clervaux, d'Arzfeld et de Neufchâteau¹. Les faits d'armes antérieurs à la capitulation de la forteresse de Luxembourg, qui opposent les habitants de Dudelange ou d'autres villages aux troupes françaises avançantes, sont en général exclus des relations du «Kléppelkrich». Le «massacre» de Dudelange, dans lequel soixante-seize hommes et deux femmes périssent en mai 1794, attire l'attention d'un historien, Jean-Baptiste Wolff, dès 1847, mais il reste un lieu de mémoire local. La guerre des gourdins de l'Oesling, par contre, va au-delà de sa signification régionale pour gagner une envergure nationale, voire transnationale. Pourquoi les formes de la commémoration des événements d'avant et d'après la prise de la forteresse en 1795 sont-elles aussi différentes?

Cela s'explique par les différentes motivations qui poussent les villageois à s'opposer aux soldats. En 1794 la peur de la progression française incite les paysans à protéger leur famille, leurs biens et leurs terres. La commémoration de leurs actes met en valeur leur sens du devoir en face de la «patrie», mais il s'agit de la petite patrie, de «Dide leng, le'f Hémecht», ainsi que la met en scène la pièce de Jean Friedrich². Le cri de bataille «fir de Glaf an d'Hémecht» est attribué à tous, mais il rencontre un écho plus retentissant lorsqu'il est associé aux prêtres insermentés et à la levée en masse, décrétée en septembre 1798.



Une mémoire condamnée? Le régime républicain essaie de faire oublier les insurgés morts à la bataille d'Arzfeld le 9 brumaire de l'an VII (30 octobre 1798) comme le montrent ces pages rayées des registres civils de Dasburg.

MAYER, Der Klöppelkrieg von 1798 in der Eifel, p. 192



Photo: S. Kmec

Au centre de Clervaux se trouve une sorte de contre-monument, un crucifix érigé dans les années 1830 pour les «Soldats de la 1^{re} République Française»¹⁴. Il suscite quelques polémiques lors de sa rénovation dans les années 1930, mais le plus souvent il est simplement ignoré.

La victoire de la foi est symbolisée par la forme du monument, une croix de justice, et par l'inscription de cette croix: «Christus vincit, Christus regnat». Le monument de Clervaux s'inspire d'ailleurs de celui de Dudelange, conçu par Charles Arendt et érigé en 1894 au parc Léi.



Photo: Norbert Schumacher

Par manque de sources provenant des insurgés, il est difficile de connaître le contenu religieux et patriotique de leurs actes. Pour les gendarmes français, «les prêtres sont des coquins à Wiltz, qui forment les esprits à la révolte»³. Aujourd'hui les historiens estiment que les mesures anticléricales ont contribué à créer un sentiment d'hostilité surtout dans le nord du Département des Forêts, qui s'est radicalisé avec l'imposition de la levée en masse. La répression de ces révoltes se traduit par un bilan très lourd: deux à trois cents paysans sont tués en bataille, quatre-vingt-trois sont traduits en justice, dont vingt-neuf sont exécutés sur le champ du Glacis à Luxembourg-ville. La mémoire de ces insurrections est réprimée pendant les années du Directoire, du Consulat et sous l'Empire napoléonien.

La mémoire du «Kléppelkrich» n'est valorisée que progressivement sous la double impulsion de la création de la Société archéologique en 1845 et du renouveau religieux que connaît le Luxembourg sous l'influence du vicaire apostolique Jean-Théodore Laurent (1842-1848). Sous la plume des prêtres-historiens Jean Engling et Guillaume Zorn, les paysans deviennent des martyrs, morts pour leur foi et pour leur patrie. La symbolique patriotique vient se greffer sur la symbolique religieuse. Le monument de Clervaux tente également de lier sentiment religieux et ferveur patriotique. Malgré l'opposition de certains députés libéraux, pour qui les opposants au régime révolutionnaire «étaient de pauvres égarés et rien que cela»⁴, le monument est érigé en 1899.

Sur les quatre flancs se trouvent les inscriptions suivantes:

- DEN ESLEKER BAUEREN AN ALLE / LETZEBURGER DE VAN 1792 BIS 1799 / VERFOLGUNG AN DEN DUKT ERLIDDEN HAN / FIR GOT A FIR D'HEMECHT⁵
- OPGERICHT / VAM LETZEBURGER VOLLIK / 1899.
- WIR KÖNNEN NICHT LÜGEN!⁶
- ES IST BESSER DASS WIR FALLEN / IM KAMPFE ALS DASS WIR SEHEN / DAS UNGLÜCK UNSERES VOLKES / UND HEILIGTHUMS. MACH. 1.3.59.

Les deux inscriptions en luxembourgeois (dialecte de Clervaux) sont de datation plus récente. A l'origine elles étaient en français⁷, mais il n'est pas clair à quel moment elles ont été remplacées. Il est probable qu'elles ont été échangées contre des textes en allemand durant l'occupation nazie et que ceux-ci ont été substitués par après par des textes en luxembourgeois. Ce monument, situé en face de l'abbaye, devient l'image par excellence du «Kléppelkrich». Il est reproduit dans les manuels d'histoire de Herchen (1918) et de Herchen, Meyers et Margue (1937).

Durant l'Occupation nazie, le monument continue d'occuper une place primordiale dans les représentations de la guerre



Le monument de Clervaux est utilisé par la «Volksdeutsche Bewegung», cherchant ainsi à renouer avec d'anciennes traditions mémorielles et à les remplacer. Elle apparaît ici dans le livre d'activités de la *Gesellschaft für deutsche Literatur*, qui organise e.a. des soirées de lecture de Norbert Jacques. Le slogan «Wir können nicht lügen» y est également repris.

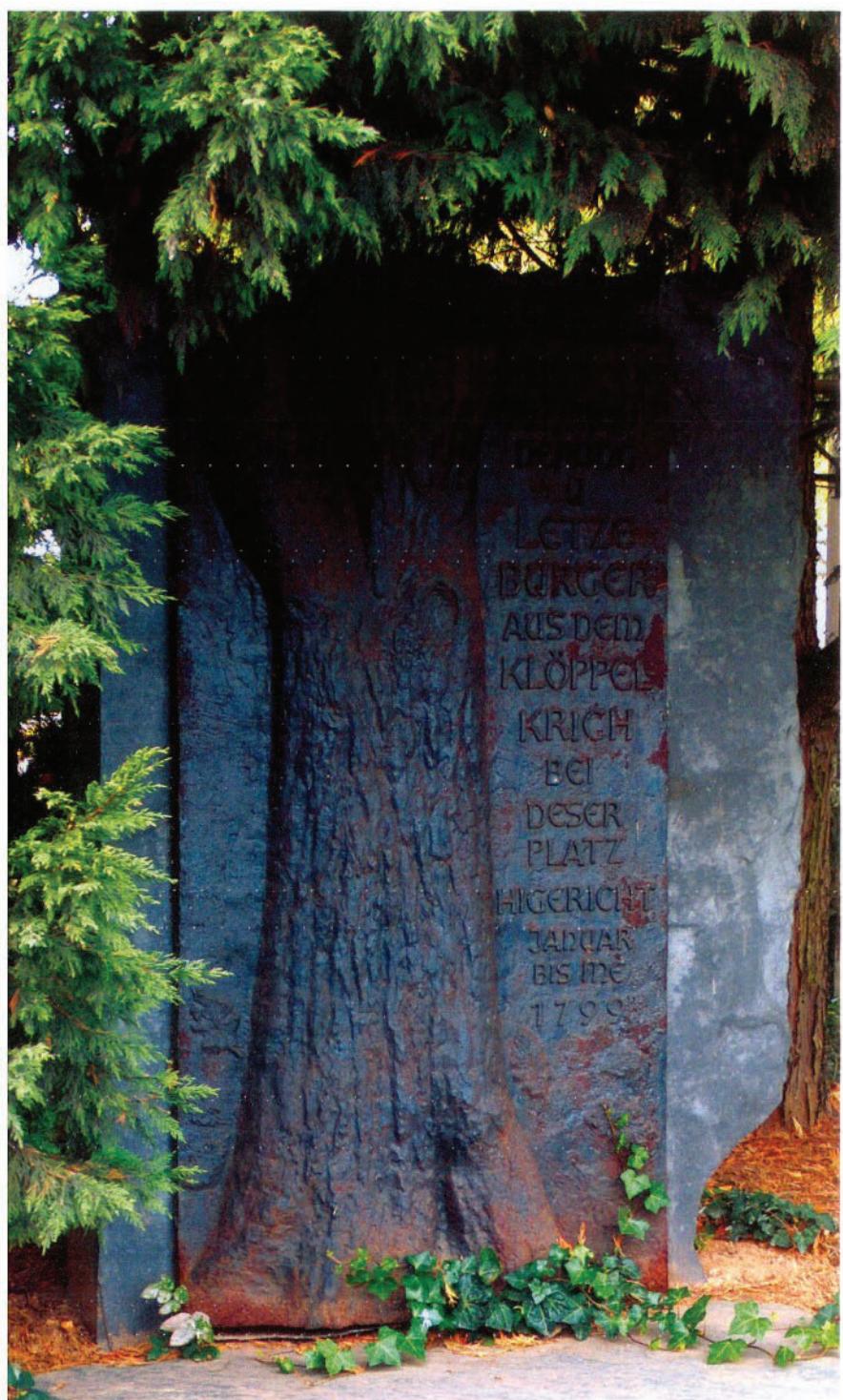


Photo: S. Kmec

Le monument du «Kléppelkrich», conçu par François Mersch et Edmond Lux, se trouve au début de l'allée des Résistants et des Déportés (nommée ainsi en 1979). Sur cette «memory lane» sont commémorés en outre l'ancienne chapelle du Glacis, rasée par les républicains, et les résistants de la Seconde Guerre mondiale.

des gourdins. Il est notamment intégré dans le premier plan du scénario de Norbert Jacques, *Die Luxemburger Bauernkriege gegen die Franzosen*. S'il avait été réalisé, ce film aurait été un formidable instrument de propagande⁸. Les Allemands se réapproprient par ailleurs le personnage de Michel Pint, un berger condamné sous le nom de Pintz (dérivé du génitif de Pint) pour l'assassinat d'un gendarme français, en renommant l'Ancienne Côte d'Eich «Michel-Pintz-Wall»⁹.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'interprétation nazie selon laquelle le «Kléppelkrich» était «nur ein Glied in der langen Kette von Erhebungen der germanischen Bauern an der ganzen Sprachgrenze gegen die französischen Eindringlinge»¹⁰, est soumise à révision. Le «Kléppelkrich» n'est plus vu comme une insurrection contre le régime français, mais comme une opposition à l'enrôlement de force, pratiqué par les Français en 1798 comme par les Allemands en 1942. On trouve cette association dans la pièce *Geschter iwer der Hemecht* de Lucien Koenig (1947) et dans le *Schéifer-misch* de Norbert Weber (1958). Le berger Michel Pint, rendu célèbre par la pièce à succès de Batty Weber, *De Schéifer vun Asselburn* (1898), devient un héros de la Résistance¹¹. De même, le *Rappel*, journal de la «Ligue luxembourgeoise des prisonniers politiques et déportés», identifie les résistants les plus braves aux «Kléppelmänner». Le rapprochement entre mémoire du «Kléppelkrich» et mémoire de la Seconde Guerre mondiale est renforcé en 1972 par l'inauguration d'un monument au Glacis, à l'emplacement présumé de l'exécution des Kléppelmänner¹². En 1989 la construction d'un monument pour le Bicentenaire de la Révolution française à Roeser est rejetée sur la base d'un rapprochement opéré entre la conscription française en 1798 et l'enrôlement de force durant l'Occupation nazie.

Symbol de la résistance patriotique à l'occupation étrangère, le «Kléppelkrich» apparaît dans les cortèges historiques de Luxembourg-ville, de Clervaux et de Wiltz, lors des fêtes du Centenaire de l'indépendance en 1939. Il est aussi traité lors du 150^e anniversaire en 1989, mais de manière différente. Les travaux historiques de Gilbert Trausch, Alain Atten et Jacques Dollar contribuent à une démythification de la guerre des gourdins. Ceci se reflète notamment dans la présentation de cet épisode dans la grande exposition de 1989. Par ailleurs, le personnage du berger Michel Pint occupe à nouveau le devant de la scène. La commune d'Asselborn dédie ainsi en 1989 un monument à son ressortissant le plus célèbre.

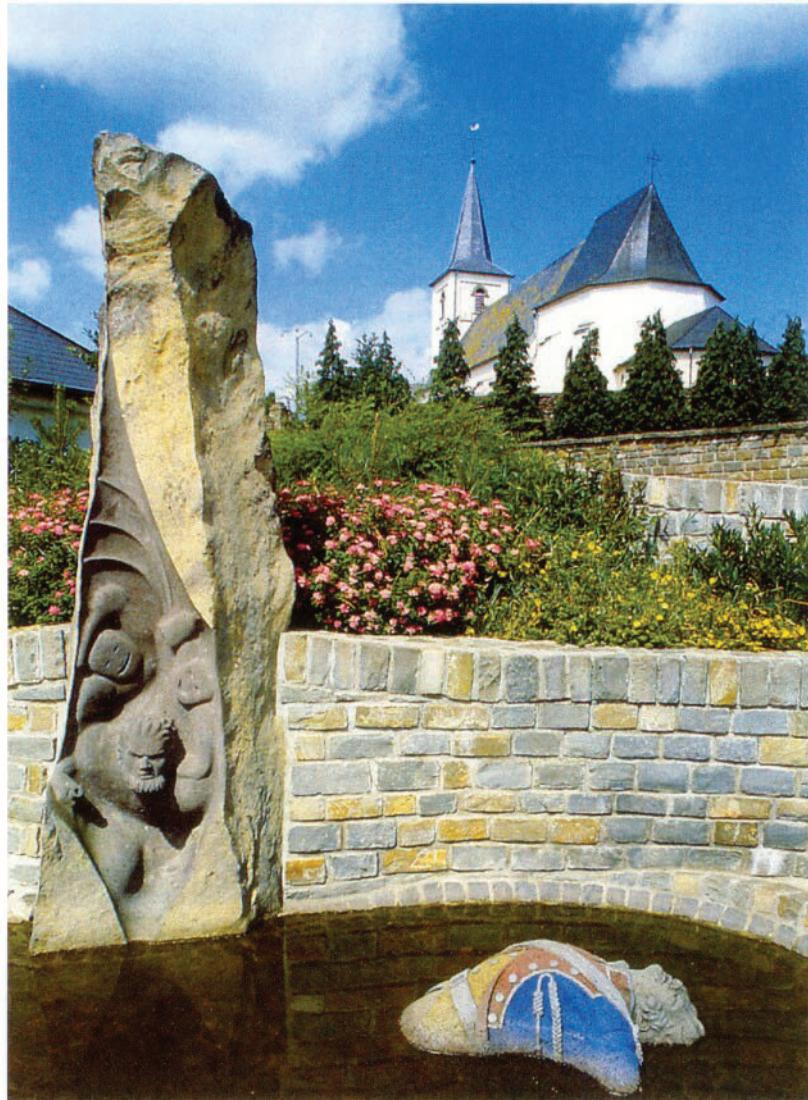
Batty Weber, le premier à héroïser la figure du «Schéifer-misch», trace le portrait d'un homme honnête et droit, attaché à la religion de ses ancêtres et à la terre de l'Oesling. L'image de l'Oesling, analysée dans ce volume par Myriam Sunnen, ne renforce-t-elle pas le mythe national du «Kléppelkrich»?

Et inversement, la mémoire locale ne sort-elle pas renforcée de son ancrage dans le grand récit national? Le monument de Clervaux associe «Eslècker Baueren» et «Letzeburger Vollik», tandis que le monument du Glacis joue sur la symbolique de l'Oesling – terre frugale mais pérenne (ardoise, genêt et chêne). Le dialecte de l'Oesling joue également un rôle dans le renforcement de la couleur locale. En 1998 un panneau explicatif en dialecte local est ajouté au monument de Clervaux par les soins du Service des Sites et Monuments Nationaux. Il s'agit d'un panneau-pilote, préfigurant la série des panneaux commémoratifs («Erënner Dech») installés en 2000. Une telle stèle se trouve par exemple aussi à Schengen.

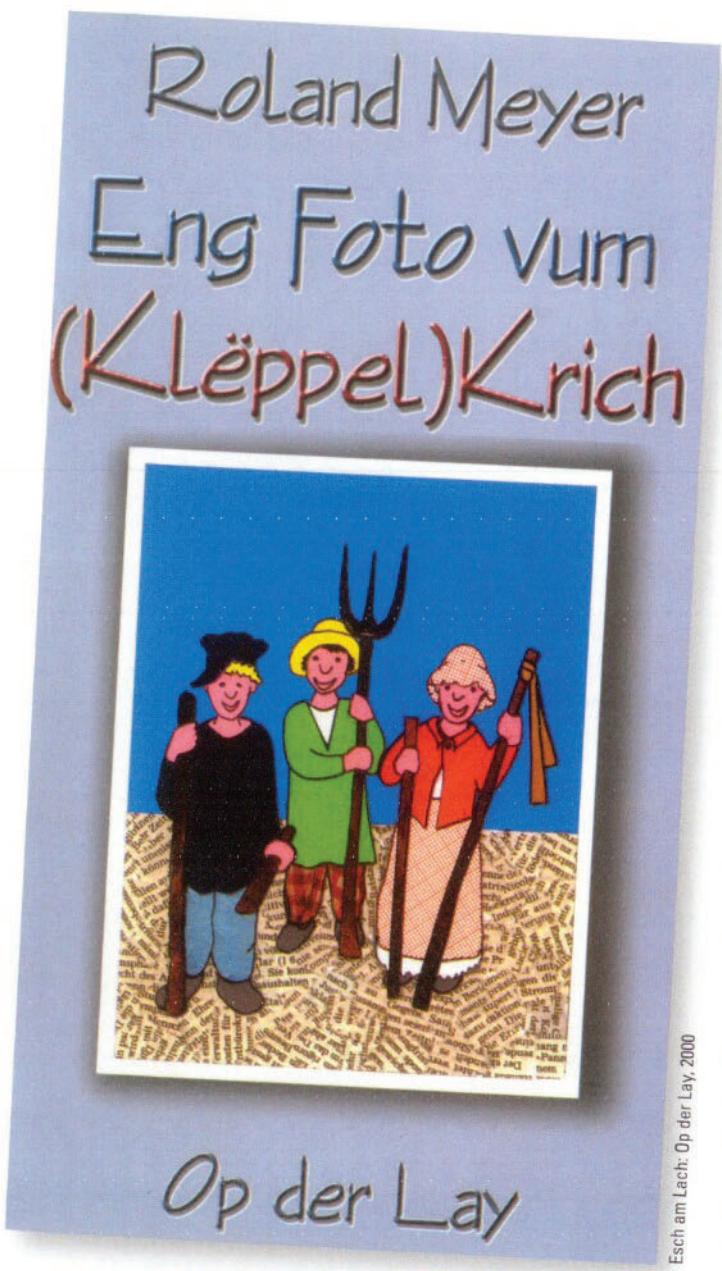
Les commémorations du «Kléppelkrich» ne sont pas à voir dans un vase clos. Elles s'inspirent par exemple des célébrations entourant le héros du Tyrol, Andreas Hofer. Elles rencontrent un écho auprès du Eifelverein, qui décide en 1908 de construire



Photos: Prof Norbert Thill, Archives «Heimat und Mission».



L'inscription du monument d'Asselborn (1989) ne parle ni d'engagement religieux ni de dévouement patriotique, mais d'un crime de passion («am Affekt») et de la lutte des paysans contre l'oppression. Le monument a tout de même une signification patriotique puisqu'il est inauguré pour les célébrations du 150^e anniversaire de l'Indépendance du Luxembourg.



Le livre de Roland Meyer fait le lien entre le «Kléppelkrich» au Luxembourg et la guerre qui ravage le Kosovo pour montrer que la guerre n'épargne personne. Destiné aux enfants, *Eng Foto vum (Kléppel)krich* est aussi joué par des enfants en juin 1998 dans le cadre du bicentenaire transfrontalier.

Esch am Lach. Op der Lay. 2000

à Arzfeld un monument similaire pour les «Streiter für Gott und Vaterland», en précisant «Was dem luxemburgischen Nachbarn die gefallenen Patrioten sind, müssen die den Deutschen erst recht sein». Le scénario de Norbert Jacques prévoit de montrer tous les monuments dédiés à la guerre des gourdins, en commentant en voix off: «In St. Truiden, im Flanderischen Wäsland, in Hasselt, in Prüm und in Arzfeld in der Eifel. Und im Luxemburgischen. Durch das Saarland, die Pfalz, das Elsass bis an die Grenze Italiens im deutschen Wallis». Que les soulèvements paysans ne touchent pas seulement les «terres allemandes», mais aussi Neufchâteau et le quartier wallon, est montré par Gilbert Trausch dès 1962, mais il faut attendre l'ouverture des frontières et la construction d'une «Europe des régions» dans les années 1990 pour voir l'élaboration d'un lieu de mémoire transnational. Ainsi, lors du bicentenaire en 1998, le «Kléppelkrich» n'est pas commémoré dans sa symbolique nationale, mais il est représenté dans un contexte régional et transfrontalier, notamment par une représentation théâtrale en plein air, organisée par le Comité «Éislek oni Grenzen»¹³.

On assiste donc à une évolution de la symbolique du «Kléppelkrich». Cette évolution n'est pas linéaire, puisque les symboliques peuvent coexister, se concurrencer, voire se contredire. Si la mémoire du «Kléppelkrich» a été cultivée aux XIX^e et XX^e siècles, c'est parce qu'elle a servi aux intérêts de l'Eglise et de l'Etat-nation en construction. Mais la mémoire dont on a investi la révolte paysanne est multiple. C'est l'exaltation de la mort pour la foi et pour la patrie. C'est l'obstination butée de «pauvres égarés». C'est le combat ancestral contre l'influence française. C'est le rappel de l'enrôlement de force dans l'armée nazie. C'est le courage et le sacrifice d'un homme. Enfin, c'est la coopération transfrontalière. Voilà les différentes facettes du conflit tragico-héroïque du «Kléppelkrich».

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE:

- ATTEN, Alain: Déboires du Kléppelkrich: pièces versées au dossier d'Asselborn. In: Hémecht 3 (1972), p. 391-399; 4 (1972), p. 525-534; 1 (1973), p. 117-119.
- ATTEN, Alain: Bei Scheífermisch doheem. Mensch und Landschaft – eine kleine Ehrenrettung. In: Wämper Kléppelkrieg 1798 [Weiswampach 1998], p. 19-73 (rééd. in: Kléppelkrich, Erinnerungen einer Landschaft. Ed. WEIS, Hubert. Mersch 2002, p. 97-173).
- ATTEN, Alain: Die aufständigen Neun. Arbeitsbibliographie zum Volksaufstand des Jahres VII. In: Kléppelkrich, Erinnerungen einer Landschaft. Ed. WEIS, Hubert. Mersch 2002, p. 417-678.
- MAYER, Aloyse: „Verführt, gezwungen, verloren!“ – Der Kléppelkrieg von 1798 in der Eifel. Aix-la-Chapelle 1998.
- TOUSCH, Pol: Kléppelkrieg. Luxembourg 1982.
- TRAUSCH, Gilbert: A propos du „Klepelkrich“: La répression des soulèvements paysans de 1798 dans le Département des Forêts. Aspects et problèmes. In: Publications de la Section historique 82 (1967), p. 7-245.
- TRAUSCH, Gilbert: Bicentenaire du „Kléppelkrich“: les paysans luxembourgeois se soulèvent en 1798. Luxembourg 1998.